Stagnation, pourquoi ?

(1re partie)

Une polémique est née entre l'école passéiste qui ne distingue pas les dus ancêtres des leaders de la pensée et de ceux prêtant allégeance et auquels on voue une sacralisation semblable au culte des ancêtres ni les bâtisseurs des leaders inspirés et des génies érudits créateurs qui ont tant apporté à leurs nations. C'est ceux-là qui doivent voir leurs traditions perpétuées et baptisés des rues et villes en leurs noms.

Quoi qu'il en soit, la glorification du passé, et les honneurs rendus aux femmes et aux hommes est un point commun entre les peuples afin qu'ils illuminent le chemin des générations, sans trop s'attarder sur les légendes, mais sans que cela voile, également, leurs aspirations pour l'avenir. C'est à espérer ce qu'il y a de meilleur dans l'avenir et non le contraire afin de ne pas vivre au détriment du legs matériel et moral de leurs ancêtres qui demeure néanmoins un héritage qu'il faut préserver et exploiter aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Nous citerons à cet égard les vestiges pharaoniques en Égypte qui remontent à des millénaires et demeurent un repère civilisationnel qui attire les touristes de par le monde, la tour Eiffel en France qui séduit les visiteurs de Paris à l'instar du modeste musée de Shakespeare à Stratford qui, également, attire les touristes en Grande-Bretagne.

En Espagne, on glorifie Cervantès et on mène une quête sans fin à la recherche de sa dépouille ; en Algérie, nombreux sont les sanctuaires du savoir et de la création, nous citerons à titre d'exemple la retraite d'Ibn Khaldoun d'où il a anticipé en matière de recherche scientifique et sociale, une retraite peu connue par les visiteurs de Tiaret et bien d'autres érudits et innovateurs des temps modernes aussi bien au nord qu'au sud du pays. Mais faire la promotion du passé civilisationnel de la nation exige de l'élite d'autres créations et innovations modernes, il exige de faire avancer ce passé vers de plus larges perspectives qui font la gloire de la nation.

2- La problématique de la modernité et le choc de la colonisation

La modernité était et demeure en Algérie une revendication d'une frange de la société, notamment après avoir subi le choc du colonisateur avec tout ce qu'il a engendré comme longue résistance culturelle et armée dont l'Emir Abdelkader était un des précurseurs saisissant l'immensité de la distance qui sépare son pays de l'ennemi venu d'outre-mer, ainsi que la puissance industrielle qu'elle a atteint au début du XIXe siècle, une faille qu'on ne peut combler en quelques années par des décisions ; la modernité et la modernisation sont le fait d'une accumulation du savoir et de l'expérience à long terme, guidée par une volonté politique tel que le qualifie l'universitaire maître Grid, c'est-à-dire prendre de l'autre de quoi développer son pays sans que cela soit une banale opération de copier-coller vide de sens et de créativité mais au contraire qui ajoute des valeurs au patrimoine universel en matières scientifique, artistique et littéraire à travers les spécificités de la civilisation authentique et diverse de celui qui s'inspire pour créer et avancer.

Les élites se sont scindées, durant les décennies passées, en plusieurs groupes, ceux acceptant d'assimiler les aspects du modernisme, œuvrant à arriver à ses sources et tentant de s'intégrer dans un mode de vie propre à eux, et d'autres prévenant des opérations de confinement et de polarisation qui ont succédé et accompagné la répression et l'éradication colonialistes, et d'autres encore œuvrant à tirer profit des sciences, d'une part, et, d'autre part, à revivifier le patrimoine algérien arabo-musulman et le riche patrimoine national amazigh et de porter tout haut leur intérêt, notamment sur l'histoire et l'enseignement, et c'est ce que nous retrouvons dans la vision du mouvement national entre les deux guerres mondiales jusqu'aux années cinquante du siècle passé. Des études approfondies ont été consacrées à ce sujet par deux éminents chercheurs, à savoir Abou Kacem Saâd Allah et Mahfoud Kaddache, ainsi que leurs disciples. Après la libération, une nouvelle vague est apparue durant les années soixante-dix du siècle passé, notamment en matière d'écriture, toutes formes confondues, romans, essais, poèmes, etc., et s'est prolongée jusqu'à la fin du siècle et la première décennie de ce siècle où ont émergé des écrivains excellant dans la langue française, formés dans des universités algériennes et d'autres excellant dans la langue arabe formés dans des instituts utilisant les deux langues ou l'une des deux, et à chacun ses objectifs et ses raisons.

Pour ce qui est des sciences sociales, nous avons publié une étude en 1985 qui consistait en la conclusion de notre expérience et nos observations concernant l'école et l'université algériennes, lorsqu'on a été chargé de la direction des études par l'ancien ministre réformateur Mohamed Seddik Benyahia et par la suite du secrétariat d'Etat de l'enseignement secondaire et technique. Nous avons également présenté une autre étude, celle d'Ali El Kenz, sur l'état de l'enseignement et de la recherche scientifique dans les universités au Moyen-Orient, accompagnée d'une analyse et d'un commentaire sur la revue (*Maalim - Repères*) n°4, en 2011. En tout état de cause, l'accumulation de la créativité et de la recherche a grand besoin d'études critiques afin d'évaluer les efforts de l'élite pour la fondation de la modernité et son impact sur la société et ses institutions.

La guerre de libération a été, sans nul doute, le plus grand changement qu'a connu l'Algérie ; elle a touché toutes les franges de la société et pour accéder au long chemin de la modernité, c'est-à-dire à l'édification du savoir, il fallait absolument se débarrasser du colonialisme. Des efforts ont été consentis, certains étaient réussis, d'autres l'étaient moins, exception faite pour la décennie noire qui était la cause et la conséquence de toutes les interférences qu'a connues l'Algérie durant la période du colonialisme et même après, et c'est ce qui appelle nos élites intellectuelle et politique à opter pour un programme social consensuel répondant aux attentes des générations présentes et futures. Nous nous interrogeons quant à notre capital en matière de savoir, d'expérience et de suffisance relative à nos besoins essentiels.

A ce titre, nous avons consacré aux grandes questions précédentes une étude intitulée : «Leçons du passé et perspectives d'avenir», publié en cinq parties dans les quotidiens *El Khabar* et *Le Soir d'Algérie* du 27 au 31 juillet 2013 et une autre intitulée : «La culture en Algérie, du déracinement au réveil» (L'Algérie et le monde, l'écho d'un millénaire 2007).Il est évident que l'impact du fondement cognitif du modernisme apparaît à travers les courants actifs en milieu politique ainsi qu'à travers les débats et le niveau du discours courant destiné au public qui, d'ailleurs, ne se positionne pas pour ou contre, selon la région ou bien des intérêts ponctuels. Cet usage est très répandu dans notre région et à des degrés différents que ce soit par le passé ou de nos jours dans le reste du monde. Le sous-développement et avant tout politique et culturel.

3- Le vagabondage civilisationnel

Il n'était pas possible d'instaurer un fondement épistémologique ou comportemental au modernisme, et ce, en raison de la guerre acharnée menée par des dirigeants non avertis quant à la liberté de la pensée et de la pensée libre au sens de Hegel, c'est-à-dire au raisonnement de la thèse et l'antithèse et leur composition, étant deux hypothèses ou deux opinions qui se rapprochent de la réalité, une réalité qui n'est pas définitive, puisque le raisonnement de Hegel remet ce qui est composé à l'état d'hypothèse discutable. Ainsi, quand l'occasion s'est présentée et que les systèmes arabes, manquant de sérieux, ont cumulé les échecs face à Israël depuis 1967, il y a eu beaucoup de critiques à ce sujet. Beaucoup d'intellectuels considéraient que la dictature est la source du sous-développement. La répression des libertés, l'apprivoisement de la pensée et la domination de la culture de la cour royale sont des facteurs qui ont mené au vagabondage civilisationnel d'une partie de l'élite ainsi qu'aux échecs successifs, à la dépendance croissante au système international et à ses pressions grandissantes. Ce constat d'échec et d'incapacité à apporter des substituts, notamment dans le domaine du développement, s'est transformé en une vague d'élégie ou de flagellation de soi tel que le décrivent les poètes de «nakba». Ainsi, il ne restait aux larges franges des peuples arabes et musulmans et à certaines élites qu'à chercher parmi les écrits et les positions de leurs aïeux un élixir pour sauver ce qui restait à sauver, c'est-à-dire que l'échec des systèmes c'est aussi l'échec de leur modernisme faux et superficiel. Il semble que cet échec soit l'un des facteurs les plus importants qui ont favorisé l'apparition de l'islamisme et son impact depuis les années 1980 après que les générations des années 1970 et 1980 aient fait montre de scepticisme quant aux théories d'intellectuels libéraux ayant dominé toute la scène, à l'instar de Zaki Nadjib Mahmoud, Constantin Zureik et Abdellah Abdedaïm. La génération qui a suivi ne perçoit pas clairement les alternatives que présente une autre pensée qui hésite entre le libéralisme, la domination du marché, le principe de la demande et l'offre et le socialisme marxiste qui a donné lieu au bout du compte à une catégorie de patrons de partis au nom des travailleurs en remplacement d'un patronat de capitalistes et d'éliminer une partie du patrimoine qui est à l'opposé de ce qu'on appelle révolution culturelle menée par la «Bande des quatre» à la fin du règne du leader chinois Mao Tsé-Tong. Il convient de rappeler que le retour aux valeurs refuges, notamment en ce qui concerne le patrimoine religieux, ne concerne pas les sociétés islamiques par le passé ou par les temps actuels ; il accompagne en effet les crises sociales et les conflits qui en découlent lorsque les parties en conflit échouent à trouver des alternatives pour le renouvellement et la rénovation qui n'induisent pas des vides, autrement dit une rupture avec la pérennité historique de la nation.

Nous dirons donc que le retour aux valeurs refuges ne concerne pas que les sociétés islamiques, les sociétés dites catholiques font elles aussi face au même problème, en raison des crises économiques qui donnent lieu à une recrudescence des conflits de la droite extrémiste xénophobe et islamophobe et au chauvinisme, allant jusqu'à demander de ne plus faire partie de l'Union européenne et aux Etats-Unis le courant des partisans de la «Tea Party» prend de l'ampleur dépassant de loin l'idéologie «bushiste» qui prévalait lors de la première décennie de ce siècle. L'église peine à accommoder les principes des premiers patrons avec les vagues du modernisme qui les cernent.

Le chercheur et théologien allemand Hans Krohn a démontré cet embargo dans une étude intitulée «La foi chrétienne expliquée au public» dans laquelle il demande une fatwa, à savoir un avis consultatif, pour mettre un terme au célibat imposé des prêtres, dans un monde où l'acte de mariage religieux ou civil n'a plus de valeur. L'actuel pape originaire d'Amérique latine œuvre à créer des ouvertures calculées notamment envers les jeunes afin de diminuer les effets de la crise socioéconomique et trouver des réponses prudentes face aux défis qui guettent les sociétés et les pays appartenant à la chrétienté,ainsi qu'à la position vis-à-vis du reste du monde et à atténuer l'impact de la privation, de la frustration et de la domination du capitalisme sauvage.

L'Amérique latine d'où est originaire le pape est, comme nul ne l'ignore, l'endroit d'où est partie la théologie de la libération depuis les années soixante-dix du siècle dernier.

M. L. O. K.

(A suivre)

Ainsi, il ne restait aux larges franges des peuples arabes et musulmans et à certaines élites qu'à chercher parmi les écrits et les positions de leurs aïeux un élixir pour sauver ce qui restait à sauver, c'est-à-dire que l'échec des systèmes c'est aussi l'échec de leur modernisme faux et superficiel.

Il convient de rappeler que le retour aux valeurs refuges, notamment en ce qui concerne le patrimoine religieux, ne concerne pas les sociétés islamiques par le passé ou par les temps actuels ; il accompagne en effet les crises sociales et les conflits qui en découlent lorsque les parties en conflit échouent à trouver des alternatives pour le renouvellement et la rénovation qui n'induisent pas des vides, autrement dit une rupture avec la pérennité historique de la nation.